

CX

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Chère bon maître,

Me voilà revenu dans ma solitude ! Mais je n'y resterai pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me *dénévropathiser* ! Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon !

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu même par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français ! » Y pensez-vous ! Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel qui ne m'a point encore (bien entendu)

rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin ! Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse (*sic*) et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime* et la réussite est le critérium du bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres ? Ah ! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourguéneff doit être maintenant à Saint-Petersbourg ; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint Antoine*. Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a pas été agréable ? A moi, extrêmement !

mais la suite? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant?

Ah, saprelotte! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve.

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. CRUCHARD.

Plus cruchard que jamais. Je me sens bedolle, vache, éreinté, cheik, délirant, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence.

CXI

Karlsbad-Righi, vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour

aller en Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, diné chez Magny, etc.; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas! Cependant?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment?

C'est pour une pièce que vous êtes venue? Je vous plains d'avoir à faire à D***! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre d'un sous-chef, qui est un morceau! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire, je l'ai portée au théâtre de Cluny.

Ah! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps et on est si indulgent pour certains autres.

L'Américain H... m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éruclation de sa bêtise. C'était chez la princesse, à table; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur la religion! Il ne se calme pas! au contraire!

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haec-

kel, joli bouquin, joli bouquin! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourguéneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il y a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en Basse-Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes (1). Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne! elle me fait peur; et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez trop si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me déroutir la face et me calmer

(1) *Bouvard et Pécuchet.*

les nerfs ! Je doute que le remède soit efficace ; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas *l'homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers de la Suisse pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte ! dans un humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir !

CXII

14 juillet 1874. Righi.

Comment ? malade ? pauvre chère maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les

chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard ! Allons donc ! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible* m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il ! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu ! et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent *s'y connaître*. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à

l'autre ». Tirez une conclusion maintenant! et écoutez leurs avis! N'importe, comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre! à rogner, corriger, faire le pion! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ***. Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme! chère maître! je n'ai pas votre tempérament! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensible comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des

Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi!!! Nom d'un nom! quelles gueules!

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs États! »

CXIII

Samedi 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a même été « espouvantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir; mais à présent ça va, j'y suis, adviene que pourra! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit par sa conception même radicalement impossible. Nous verrons. Ah! si je le menais à bien... quel rêve!

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore)

et « qu'affrontant la pubilité du théâtre », je comparaitrai sur les tréteaux de Cluny, probablement, vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho, aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil boui-boui. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires de la vie sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au

reste, je m'en bats l'œil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas! Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M. Scribe!... La France est malade, très malade, quoi qu'on die; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique: 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle; 2° l'*Histoire d'un diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre); 3° le vestibule de l'ancien établissement de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre: Qu'est-ce que tout cela fait? Mais tout fait et nous crevons par la

blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant », dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire.

CXIV

Mercredi 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase.

Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés, et j'avance, à pas de tortue il est vrai. Outre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre lisez donc *Fromont et Risler*, de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant ; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs, la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir

une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémiss sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux. Personne ne me comprend ; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu de mon métier. Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

CXV

Paris, samedi soir 7...

Chère maître,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables ! On m'avait dit que vous étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice, donc Dieu soit loué !

Que vous dire de moi ? Je ne suis pas raide, j'ai... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaïssement psychique doit tenir à quelque cause cachée ? Je me sens vieux, usé, éccœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard, funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris*, et des reporters en masse!

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours, me proposer de « faire le Salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore la technique! Et puis, à quoi bon tant de critique!

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et

encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande*, ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cru-chard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

CXVI

Croisset, 10 mai 1875.

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, *une invincible* mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce

que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail, sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boulevard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourguéneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourguéneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids

de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe, cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur!

La page que vous m'envoyez sur *Aurore* qui lit Homère m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite fille comme celle-là ! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élément distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une cer-

taine alacrité! Que faire pour la ravoir? Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur », le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

CXVII

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyennageuse* qui n'aura pas plus de 30 pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien; puis je cherche un roman contemporain, mais je balance entre plusieurs embryons d'idées. Je voudrais faire quelque chose de serré

et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée: je vois les mêmes gens, je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourguéneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout. Sauf Shakespeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa *coeur!*... miséricorde!

Les élections sénatoriales sont un sujet de divertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse.

Le XIX^e siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

CXVIII

... Décembre 1875.

Votre bonne lettre du 18, si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot, que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes

yeux! Quant à mes « manques de conviction », hélas! les convictions m'étouffent. J'éclate de colères et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance dudit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'art n'est pas seulement de la critique et de la satire; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros!

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à

formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah ! par exemple ! mais je réclame des conseils, et j'attends vos jugements, Qui donc en donnerait ? qui donc en formulerait, si ce n'est vous ?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école ! *A priori*, je les repousse, toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale*, auguste

et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu « les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel. »

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement ? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part ; progrès, fraternité, démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité que prône le radicalisme est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui un principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré

m'a dit un jour : « Ah ! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure. »

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans une autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir », comme disait Marat. Ah ! non ! assez, assez de fatigue !

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

CXIX

... Mercredi 1876.

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi. On était content et de temps à autre

des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir*? Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé; il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourguéneff et M^{me} Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence, insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Évêque et Honfleur afin de

voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon* : je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Non ! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés ; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon erreur, du reste, et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. M^{me} Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre ? » C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien. Mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon).

Le dernier terme est donc dépendant des deux autres puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin je crois la forme et le fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et que j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujourd'hui qu'est-ce que ça nous fait ? est-ce de l'art éternel ? je vous le demande.